

# Hommage à Jeanne Hersch

par François-Xavier PUTALLAZ\*, Sion

*La disparition de la philosophe Jeanne Hersch en juin de cette année a suscité un peu d'émotion en Suisse, et les agences de presse se sont souvenues de son engagement politique : on a évoqué la polémique contre la nomination de Jean Ziegler à l'Université de Genève, la défense d'Elisabeth Kopp, son engagement pour les droits de l'homme et la cause des femmes à l'Unesco. Tous ces engagements publics et médiatisés prenaient en réalité leur source la plus profonde dans l'exigence morale et intellectuelle qui a toujours fait l'étoffe des véritables philosophes.*

La petite dame, pourtant, avait l'air de ne pas y toucher. Si quelqu'un l'entendait lors d'une conférence, il avait le sentiment d'une petite promenade de santé. Puis, s'arrêtant et reconsidérant les étapes du chemin parcouru, il n'en revenait pas d'avoir progressé si vite, ni d'avoir évité autant d'embûches. Stimulé par de telles expériences, chacun se sentait aussitôt promu philosophe, puisqu'il éprouvait confusément l'effet d'une pensée authentique. En voici d'ailleurs deux traits saillants.

• *Eclairer l'obscur, afin de rendre aux êtres leur épaisseur.*

L'un des secrets de Jeanne Hersch tenait dans cette conviction que la profondeur des choses ne se dévoile que dans la clarté. S'est-on jamais demandé en effet pourquoi la philosophe se trouva si âprement critiquée ? C'est en grande partie parce que chacun pouvait comprendre ce qu'elle disait ; or quand on croit comprendre quelque chose, on se sent le droit d'intervenir dans le débat. En se rendant accessible, sa pensée prenait donc sans cesse le risque de déplaire, puisque jouer cartes sur table la rendait vulnérable. J. Hersch en avait fait une condition de son métier. Car

seule la clarté est à même de révéler la profondeur de la condition humaine.

Une image qu'elle affectionnait l'illustrera. Si quelqu'un regarde à l'intérieur d'un puits, il y verra sur quelques mètres éclairés par la lumière du jour, et il imaginera la profondeur du puits. Se munissant d'une bonne torche, il portera ensuite son regard un peu plus loin, observant de nouvelles pierres ; mais il comprendra surtout que le puits est bien plus profond qu'il l'avait cru. De fil en aiguille, de lampe en lampe, la lumière repoussera l'obscurité du puits, dont la profondeur apparaîtra toujours plus lointaine et plus noire. En découvrant ainsi la vérité du monde, la clarté de l'esprit débusque progressivement l'obscurité des choses ; elle pénètre toujours plus avant dans un univers dont elle mesure mieux la profondeur. Telle est la fonction de la philosophie : éclairer l'obscur, afin de rendre aux êtres leur épaisseur.

\* F.-X. Putallaz est professeur de philosophie à Sion et à l'Université de Fribourg. Il a consacré de nombreuses publications à la pensée du Moyen Âge et a écrit un roman intitulé : *Le dernier voyage de Thomas d'Aquin* (Salvator, Paris 1998).

• *Etre libre, c'est préférer ce qui est meilleur.*

Mais voici un second trait de la pensée de Jeanne Hersch, car rien ne se découvre jamais tout seul, puisque les hommes sont des êtres de communication. C'est en effet dans le dialogue loyal entre deux personnes libres que se dégage finalement le sens des découvertes intellectuelles. Autrement dit, une proposition n'est pas seulement vraie objectivement : elle l'est à condition qu'une liberté l'assume pleinement, la reprenne à son compte et en accepte la responsabilité dans la société des humains. *Il n'y a de vérité que si je m'y engage*, rappelait-elle en articulant la liberté sur la raison. Car être libre ne consiste pas à faire ce qu'on veut mais à préférer ce qui est meilleur.

La remarque apparaîtra dans sa pure simplicité au travers de l'anecdote suivante. Lors d'une conférence, un étudiant lui posa cette question : *Notre liberté est-elle absolue ?* Au lieu de ces interminables réponses qu'on attend d'ordinaire des philosophes, elle répondit laconiquement : *Si tel était le cas, vous n'auriez pas même posé la question !* Chacun resta interloqué, mais la réponse était lumineuse, qui montrait combien la liberté s'articule sur une recherche de la vérité. Elle signifiait que le fait même de rechercher honnêtement une vérité est une quête finalisée par un but qui la dépasse ; un tel pôle attire l'esprit comme un aimant en suscitant une attitude de déférence de la part d'une personne capable de réponse, d'une personne responsable ; c'est un hommage, si l'on veut de la liberté humaine, un hommage à la vérité qui se manifeste par le questionnement dès le premier étonnement. Il n'y a pas de vérité qui vaille sans l'hommage de la liberté humaine, et inversement. L'exercice authentique de la liberté témoigne donc aussitôt de la vérité qui la dépasse.

Cette conception très délicate de la liberté humaine est probablement ce qui assure l'unité de l'œuvre et de l'action de Jeanne Hersch. Il y faut seulement un peu de finesse et de rigueur pour bien l'en-

tendre. Or elle n'a pas été entendue suffisamment, notamment à deux moments importants de son engagement.

## Les «antithèses» à la Commission fédérale pour la jeunesse

Lorsque, en 1980, à la suite des manifestations de jeunes qui venaient de se dérouler à Zurich et à Lausanne, la Commission fédérale pour la jeunesse publie des *Thèses* censées favoriser le *Dialogue avec la jeunesse*, Jeanne Hersch réagit aussitôt en publiant ses *Antithèses* (Georg, Genève 1981). Le sous-titre de la plaquette en explicite le contenu : *L'ennemi, c'est le nihilisme*. L'opposition est frontale, non parce qu'elle est politique, mais d'abord parce que l'enjeu culturel et philosophique en est bien plus important.

Que des jeunes de dix-huit ans revendiquent des lieux de «liberté» sans issue et sans finalité, tel que des «centres autonomes», on peut les comprendre. On n'admettra plus, en revanche, qu'une Commission fédérale propose des lignes directrices qui finissent bon gré mal gré par renforcer les sentiments de vide et de désarroi dont les manifestations publiques étaient l'expression. (Notons au passage que ladite commission s'est à nouveau illustrée en 1998 dans un rapport sur la violence, dont le titre indique à lui seul l'inanité de ses lignes directrices : *Les jeunes : cogneurs ou souffre-douleur ?* Tout se passe comme si l'effort entrepris par J. Hersch devait sans cesse recommencer.)

En un mot, ce dont témoignent en creux les revendications violentes d'une partie de la jeunesse, ce n'est pas d'une volonté de jouir de plus d'autonomie : jamais dans l'histoire, en effet, nous n'avons joui de plus de libertés. Le sens de leur action ne tient pas dans la revendication d'une société qui fonderait le droit sur leurs désirs individuels ; ce qu'ils réclament, ce

ne sont pas d'abord des lieux nouveaux où ils puissent «s'écarter». Aussi l'urgence ne se trouve pas dans la création de nouveaux locaux où «s'exploser», mais dans une culture véritable qui fournisse à chacun et à tous d'authentiques moyens d'expression. Qu'on ne pense pas ici à une culture universitaire ou réservée à quelques-uns, quand la seule culture élitiste est précisément celle qu'on refuse de transmettre ! Qu'on pense plutôt à une redécouverte du sens de la vie, individuelle et collective : on le trouvera par exemple dans le sport, dans l'art ou au sein d'une école qui accepte enfin de remplir sa mission de transmettre le savoir.

Si donc la commission souligne à juste titre la perte de substance du libéralisme contemporain, ses recommandations produisent en réalité le contraire de ce qu'elle souhaite : elle renforce objectivement le malaise qu'elle entend pourtant soigner. Aussi les véritables réponses doivent-elles être recherchées aux antipodes de ce qu'elle propose : dans l'invitation faite par des adultes à sortir du nihilisme dominant et étouffant ; dans l'invitation faite par la société à guérir de l'insignifiance du «tout se vaut». Les plus jeunes ont besoin d'un vrai père, d'une vraie mère, et de maîtres dont *la parole sort sans mensonge*, dont *l'exigence amicale soit sans colère*, bref d'adultes dont la présence montre par elle-même que la vie a un sens. Ce n'est pas la seule réponse bien sûr, mais la ligne est tracée : la liberté est aujourd'hui menacée en Suisse, non par un quelconque pouvoir despotique, mais par un manque de sens ; l'ennemi, c'est le nihilisme.

## Le temps de la musique

Cette conception de la liberté circule partout dans la pensée de Jeanne Hersch, et elle en est probablement le fil directeur. On la voit en œuvre, par

### JEANNE HERSCH

#### Présence dans le temps

par E. Dufour-Kowalski

*L'Age d'Homme, Lausanne 1999, 96 p.*

En quelque nonante pages, l'auteur nous donne un aperçu complet de la vie et de la pensée de Jeanne Hersch. Un tour d'horizon rendu possible en si peu d'espace car la philosophie de J. Hersch ne se développe pas par fragments, mais elle se constitue autour d'un noyau dur : la condition humaine et ses nombreux paradoxes. La condition humaine, c'est avant tout, pour reprendre le sous-titre de notre livre, une *présence dans le temps*. Comme la présence musicale, la présence philosophique est sensible aux manques et aux résistances qui se manifestent dans le temps : rien de plus éclairant dès lors que de donner des termes musicaux aux différents chapitres du livre, comme a choisi de le faire E. Dufour-Kowalski. Chez J. Hersch, une présence dans le temps fait toujours face à quelque chose qui résiste : voilà un des enseignements que l'on peut retenir de la lecture de cet ouvrage. Entre les hommes subsistent toujours des inégalités de fait, qui font que la pâte humaine refuse de se laisser modeler de façon unilatérale. A l'heure du fanatisme égalitaire, une telle acceptation de ce qui constitue notre humanité s'inscrit volontiers en faux contre l'homogénéisation ambiante.

On pourrait tout de même reprocher à l'auteur du livre de ne pas exposer les thèmes abordés avec une architecture assez visible. Mais qui sait, ce procédé vise peut-être à demeurer plus fidèle à la fluidité de la pensée herschienne, toute faite d'entrelacements. Un peu comme la condition humaine.

**Jean-Nicolas Revaz**

exemple, dans l'analyse de l'expérience musicale (*Temps et musique*, Le feu de nuict, Fribourg 1990). L'écoute d'une œuvre musicale rappelle à l'homme qu'il est un être de désir et qu'il éprouve continuellement un manque auquel il rêve d'échapper. Cette capacité de désirer, d'une part, et le désir de vivre en plénitude, d'autre part, trouvent parfois des moments où les deux facettes de l'humanité se répondent dans la plénitude momentanée de l'œuvre d'art. Le présent de la musique donne parfois de supprimer les distances : les sons et les rythmes qui ont précédé ceux que l'auditeur entend à présent ne s'effacent pas pour autant, mais demeurent présents dans le son actuel. C'est ainsi que la musique transcende le temps, c'est-à-dire en synthétise les composantes.

## Accueillir la musique

Mais pour que cette métamorphose du temps, cette synthèse du passé et du présent, de la nécessité des notes jouées et l'imprévisibilité des notes à venir, pour que cette métamorphose artistique puisse s'exercer pleinement, il est indispensable que l'auditeur joue un rôle actif dans la réception de la musique. Ecouter ne se réduit donc jamais à une perception passive, car si l'auditeur veut entendre autre chose que des sons, s'il veut entendre de la musique, il doit consentir librement et efficacement aux phrases musicales qu'il perçoit. Cet accueil actif d'une œuvre qui dépasse la simple subjectivité ne saurait se faire dans la contrainte : elle ne peut être consentie que librement. Aussi l'expérience artistique est-elle par excellence une expérience de liberté.

En quoi pourrait désormais consister un véritable hommage à Jeanne Hersch ? Il ne se satisfera pas de quelques lignes analytiques ou même dithyrambiques sur son

œuvre. On pourrait viser mieux en s'efforçant de mettre en parallèle le double engagement philosophique que je viens d'évoquer : l'appel au secours des jeunes et le sens de l'œuvre d'art. Si, dans les deux cas, il s'agit d'un vif désir de liberté, pourquoi ne pas tenter d'accomplir l'un grâce à l'autre ? Et si le sens de la véritable liberté trouvait un lieu privilégié dans l'éducation par la musique ? Car, contrairement à ce qu'on imagine, ce n'est pas la télévision qui organise le monde des jeunes : leur langage commun est plutôt celui de la musique, la même musique partout ; c'est elle qui forge la culture référentielle de chacun, au point qu'aucune autre nourriture culturelle n'est aujourd'hui en mesure de la contrebalancer.

Toute culture qui n'est pas directement enracinée dans la musique, tout ce qui façonne les grandes aventures de l'esprit, l'art, la science, l'amour ou la pensée, se trouve aujourd'hui comme vidé de son contenu s'il n'est pas articulé étroitement sur le monde de la musique. Alors pourquoi laisser la sous-culture musicale abîmer l'imagination et la liberté des enfants, quand on observe que cette musique-là crée un obstacle insurmontable, qui leur interdira bientôt d'établir une relation passionnée avec l'art ou la pensée ? Puisque les premières expériences sensorielles s'avèrent décisives dans la formation de l'esprit, il convient sans se lasser d'éduquer au bon goût : alors le toucher deviendra un tact, et l'ouïe se transformera en écoute attentive. Une telle éducation par la musique est sans conteste une éducation à la liberté, et elle constitue sans aucun doute l'une des réponses profondes aux revendications sociales, parfois violentes, de la jeunesse. Ce serait là, par-delà les mots, l'un des plus beaux hommages qu'on puisse rendre à Jeanne Hersch.

**F.-X. P.**